



HAL
open science

Cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (XVIIIe -XXe) - Varia

Catherine Radtka

► **To cite this version:**

Catherine Radtka. Cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (XVIIIe -XXe) - Varia. Cahiers d'histoire du Cnam, 2015, vol.04 (2), pp135-144. hal-03016562

HAL Id: hal-03016562

<https://hal.science/hal-03016562v1>

Submitted on 20 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

«Cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (xviii^e-xx^e siècles) >>»,

Cahiers de RECITS, n° 10, 2014, Université de Technologie de Belfort-Montbéliard

Catherine Radtka

Post-doctorante CNES (Centre national d'études spatiales) / ISCC.

Les articles formant la première partie de la 10^e livraison des *Cahiers de RECITS* sont tirés de la journée d'étude organisée en juin 2013 par l'IUFM de l'université de Franche-Comté et le laboratoire IRTES-RECITS de l'Université de technologie de Belfort-Montbéliard sur le thème des « Cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (xviii^e-xx^e siècles) », auxquels s'ajoute un article de Thomas Morel. Cette publication s'inscrit dans un mouvement plus général, quoique relativement récent, de l'historiographie française pour l'histoire de l'enseignement technique et professionnel. On y retrouve, de fait, les contributions de chercheurs ayant récemment publié des travaux sur le sujet en adoptant des approches relevant plutôt de l'histoire de l'éducation pour certains

ou plutôt de l'histoire des sciences et des techniques pour d'autres.

C'est en effet au croisement de ces deux disciplines historiques, informées également par la sociologie du travail et du monde ouvrier, que se situe la question de la formation technique en général. Parmi les chantiers déjà « défrichés », Philippe Marchand listait, dans un essai historiographique paru en 2005, le recensement des textes officiels régissant l'enseignement technique et professionnel, l'analyse du haut niveau de cet enseignement, et l'histoire des politiques de formation technique et professionnelle, incluant notamment l'étude des diplômes et des certifications (Marchand, 2005). Depuis, si l'histoire de la formation des ingénieurs (Garçon 2004 ; Birck 2013), celle des

politiques institutionnelles (D'Enfert et Fonteneau, 2011 ; Lembré, 2013), ainsi que celle des diplômes professionnels et de certaines disciplines scientifiques enseignées dans le cadre des formations techniques et professionnelles (Sido, 2011 ; Brucy, Maillard PTT Moreau, 2013) se sont encore enrichies, l'étude des ouvriers et techniciens est restée relativement peu développée dans le cadre, notamment, de l'histoire des sciences et des techniques. Plus rarement considérées que les formations d'ingénieurs, celles concernant les ouvriers et techniciens apparaissent parfois au détour de l'étude historique d'une discipline comme le dessin (D'Enfert, 2003) ou des multiples activités d'un acteur comme Charles Dupin (Chatzis, 2009). C'est donc le grand mérite de ce dossier, coordonné par Fabien Knittel et Laurent Heyberger, d'avoir placé les catégories des ouvriers et techniciens au centre du propos¹.

Privilégier cette entrée par les destinataires des formations a pour effet premier de mettre en évidence les limites des catégories d'« ouvriers » et de « techniciens » et, de manière corollaire, la diversité des groupes que l'on peut considérer. La diversité (et la richesse) des situations explorées est renforcée par l'organisation chronologique du dossier qui permet de créer une collection de cas d'études, pour la plupart situés en France,

intégrés dans des phénomènes de longue durée, notamment l'industrialisation progressive puis accélérée au cours du long XIX^e siècle, mais aussi le développement d'enseignements intégrés à une offre scolaire institutionnalisée, et l'accroissement du poids des diplômes et des certifications. De plus, le parti pris des auteurs de ne pas se focaliser uniquement sur des populations urbaines, que l'on associe très volontiers au phénomène d'industrialisation en excluant parfois hâtivement les cas ruraux, est à souligner, car il bénéficie particulièrement au propos, encore enrichi et complexifié par quelques excursions hors de France. Ainsi c'est une grande diversité de situations, mais aussi d'acteurs, qui apparaissent car outre les ouvriers et techniciens directement concernés par les formations évoquées, ce sont aussi les pouvoirs publics (au niveau national ou local), des entreprises privées et des organisations professionnelles, des sociétés de secours mutuel, et des individus comme l'ingénieur agronome Charles J. Martin (1863-1902 ?), le psychotechnicien militant Jean-Maurice Lahy (1872-1943), le haut-fonctionnaire Edmond Labbé (1868-1944) ou encore l'ingénieur suisse Alfred Carrard (1889-1948) qui sont à l'œuvre dans la structuration et l'organisation de formations qui se déploient dans le cadre et en relation avec une institutionnalisation et une scolarisation de l'enseignement technique et professionnel.

C'est dans l'espace germanophone que le premier article de Thomas Morel conduit le lecteur. Ce texte met en avant les motivations des fondateurs de l'ins-

1 Sur l'intérêt à déplacer le regard vers des catégories sociales ou des populations *a priori* peu considérées par l'historiographie des sciences et techniques, on pourra également se reporter à (D'Enfert, 2012).

titut technique de Dresde, les liens qui existent entre l'apparition d'un besoin de formation et l'administration d'un État qui s'industrialise, ainsi que les bases et modèles sur lesquels ces fondateurs s'appuient. Ce faisant, il met en avant l'existence d'une offre de formation qui s'institutionnalise progressivement, et la diversité d'exemples – parmi lesquels l'École polytechnique de Paris tient plutôt le rôle de contre-modèle – dont se servent des pouvoirs publics pour conduire cette institutionnalisation. L'industrialisation est également le phénomène de longue durée présent en arrière-plan du texte que consacre Carole Christen aux cours dispensés au Cnam pour les ouvriers dans le premier tiers du XIX^e siècle, revenant ainsi sur la figure de Charles Dupin déjà travaillée par l'historiographie. Son étude situe cet enseignement dans l'offre du Cnam et cherche à saisir plus précisément, à travers notamment une analyse des rapports de police conservés aux archives nationales, la population qui y assistait. Ce faisant c'est à la fois le succès de ces cours (qu'atteste également leur diffusion dans des villes de province) et les critiques qu'ils ont suscitées, notamment dans la presse ouvrière, du fait de leur dimension moralisatrice, qui sont particulièrement mis en lumière. Fabien Knittel, qui étudie la fondation de l'école nationale d'industrie laitière à Mamirolle dans le Doubs à la fin du XIX^e siècle, permet ensuite de déplacer le regard vers un cadre rural. Il confronte, dans un contexte général marqué par le mouvement pastorien et par la recherche de solutions à des crises économiques

et à une concurrence étrangère, suisse notamment, le rôle des élites sociales et techniques dans l'apparition d'une demande de formation institutionnalisée à des pratiques et savoir-faire paysans. Il met ainsi en évidence la manière dont les techniques laitières sont intégrées (et modifiées) dans une offre de formation scolarisée, par opposition notamment à ce qui est décrit comme des « routines » peu efficaces transmises traditionnellement et souligne, au passage, les rôles différenciés des hommes et des femmes dans la fabrication des produits dérivés du lait. Ce premier ensemble qui parcourt le long XIX^e siècle est complété par un article d'Anna Pellegrino qui permet d'explorer plus particulièrement la question, annoncée dans le titre mais laissée malheureusement un peu en marge dans le dossier, des « cultures » des ouvriers et des techniciens. Si l'on peut en effet considérer les voyages ouvriers aux expositions industrielles comme des formes (légères) de formation continue, c'est surtout sur ce que ces visites révèlent des cultures des ouvriers italiens choisis pour y participer que se concentre A. Pellegrino. Parce qu'en vue de la sélection à laquelle ils étaient soumis par les villes organisant ces voyages, et parce qu'à leur issue ils devaient rédiger des comptes rendus de visites sur leurs métiers, ces ouvriers ont laissé des traces écrites révélant, outre la nature de leur formation et de leurs certificats, la manière dont ils se positionnaient face à l'idéologie du progrès et du capitalisme industriel. Ce sont ainsi des travailleurs cultivés, émettant et discutant des opinions politiques, soucieux d'ana-

lyser les effets sur leur métier et leur production de l'innovation technique qui se dévoilent au travers de cette analyse.

Les quatre textes suivants emmènent le lecteur dans le xx^e siècle et mettent en évidence, au moins pour les trois premiers, quelques effets de la première guerre mondiale. Celle-ci fonctionne en effet comme un accélérateur du passage, à Paris, d'un système technique des transports de surface basé sur le cheval à un système basé sur le moteur technique étudié par Arnaud Passalacqua ; elle donne à l'État une légitimité plus grande pour poursuivre le développement de l'enseignement technique et intervenir, notamment, dans les espaces ruraux qu'étudie Stéphane Lembré ; et elle contribue, *via* les impératifs de la production de guerre, à modifier l'organisation d'ateliers et à développer des méthodes de travail que les entreprises étudiées par Pierre Lamard cherchent à pérenniser avec le retour à la paix. Dans ces trois cas, la formation professionnelle initiale, mais aussi continue, constitue un levier d'action pour orchestrer le changement. De plus, comme le montre A. Passalacqua, l'accompagnement du changement passe, dans le cas de la Société des transports en commun de la région parisienne dans les années 1920, par la mise en place d'une sélection s'appuyant sur le développement d'une nouvelle discipline scientifique, la psychotechnique. S. Lembré met, pour sa part, en évidence l'articulation entre un projet d'enseignement technique visant des populations rurales et des moyens particuliers mis en œuvre, comme la

réalisation de films de propagande ou la promotion de nouvelles techniques *via* des pratiques ambulantes, comme l'arrivée dans un village d'un camion école utilisé pour des démonstrations. À travers ce cas, ce sont aussi des connexions entre les acteurs locaux (municipalités ou artisans exerçant sur place) et les acteurs nationaux (ministères de l'Agriculture ou du Commerce et de l'Industrie) qui sont mises en évidence. Les connexions entre le local et le national sont également essentielles à la compréhension de l'évolution, étudiée par P. Lamard, des écoles d'apprentissage des entreprises Peugeot et de la Société alsacienne de construction mécanique (qui devient Alsthom en 1928) entre 1914 et 1970. En effet, c'est en relation avec le développement des qualifications professionnelles et de la scolarisation que doivent être compris le fonctionnement des ateliers d'apprentissage de ces entreprises, leurs modes de recrutement, la nature de la formation délivrée et leur rôle de promotion sociale. Ce texte insiste également sur le rôle de formation accélérée et de perfectionnement que remplissent ces écoles d'entreprise vis-à-vis d'ouvriers et techniciens déjà en poste. L'évolution du système scolaire et, notamment, l'intégration des formations technique et professionnelle dans l'offre scolaire institutionnelle, ainsi que l'importance prise par la formation continue sont également des thématiques sous-jacentes à l'analyse faite par Pascal Raggi de la formation professionnelle des sidérurgistes en Lorraine dans la seconde moitié du xx^e siècle. Dans ce cas, marqué par un processus de désin-

dustrialisation extrêmement fort, la formation professionnelle apparaît, pour une part certes faible des sidérurgistes, comme une solution face à la perte d'emploi car elle permet une hausse des qualifications et des reconversions. Ainsi, si le processus de désindustrialisation est marqué principalement par une baisse très forte du nombre d'emplois dans le secteur (on passe de 88 000 salariés dans la sidérurgie en 1962 à 8 700 en 1999), il s'accompagne aussi de changements techniques et, partant, de types d'emplois proposés (davantage de postes qualifiés et d'encadrement) que la formation professionnelle permet d'accompagner dans une certaine mesure. Toutefois, on peut regretter que l'analyse de l'expérience collective des métiers (et son évolution) ainsi que les cultures ouvrières et techniques qui leur sont liées ne soient pas plus développées. En effet, nombre de pistes sont ici ouvertes qui suggèrent de pousser plus loin l'analyse non seulement du rôle de la sidérurgie sur un plan culturel dans une région qui a connu plusieurs fortes vagues d'immigration, mais aussi de lier les changements techniques et de métiers, la place accordée aux capacités corporelles *via* des épreuves pratiques dans l'évaluation des apprentis, avec le rapport au corps masculin dans le monde ouvrier (Pillon, 2011).

Ce regret touche, au demeurant, le dossier d'une manière générale, car si l'on perçoit bien, à travers les différents textes, le poids de l'initiative locale dans le développement de l'enseignement technique et professionnel, l'articulation

entre des projets d'enseignement et des projets éducatif et politique, ainsi que des phénomènes de circulations de connaissances et de modèles transnationaux notamment, l'étude des cultures ouvrières et techniques articulées aux questions de formation, mais aussi les spécificités des enseignements et des cultures féminines, reste dans l'ensemble peu abordé. Cette faiblesse prouve, à tout le moins, que le sujet nécessite des études complémentaires, notamment en ce qui concerne les contenus des enseignements, et souligne l'importance de cette publication, comme un jalon supplémentaire, de l'histoire de l'enseignement technique et professionnel.

Bibliographie

Birck F. (2013). *L'École des Mines de Nancy (ENSMN) 1919-2012. Entre université, grand corps d'état et industrie*. Nancy : Presses universitaires de Nancy/Éditions universitaires de Lorraine.

Brucy G., Maillard F. et Moreau G. (dir.) (2013). *Le CAP. Un diplôme du peuple, 1911-2011*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

D'Enfert R. et Fonteneau V. (dir.) (2011). *Espaces de l'enseignement scientifique et technique. Acteurs, savoirs, institutions, xvii^e-xx^e siècles*. Paris : Hermann.

D'Enfert R. (2003). *L'enseignement du dessin en France. Figure humaine et dessin géométrique (1750-1850)*. Paris : Belin.

D'Enfert R. (2012). *Pour une histoire « par en bas » de l'enseignement des sciences (xix^e-xx^e siècles). Le cas des mathématiques*. HDR. Orsay : Université Paris-Sud.

Chatzis K. (2009). « Charles Dupin, Jean-Victor Poncelet et leurs mécaniques pour « artistes » et ouvriers ». In Christen C. et Vatin F. (dir.), Charles Dupin (1784-1873). *Ingénieur, savant, économiste, pédagogue et parlementaire du Premier au Second Empire*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, pp. 99-113.

Garçon A.-F. (2004). *Entre l'État et l'usine. L'école des Mines de Saint-Étienne au xix^e siècle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Lembré S. (2013). *L'école des producteurs : aux origines de l'enseignement technique en France, 1800-1940*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Marchand P. (2005). « L'enseignement technique et professionnel en France 1800-1919 ». *Techniques & Culture*, 45, [en ligne : <http://tc.revues.org/1343>].

Pillon T. (2011). « Virilité ouvrière ». In Corbin A., Courtine J.-J. et Vigarello G. (dir.), *Histoire de la virilité. Tome III. La virilité en crise ? xx^e-xxi^e siècles*. Paris : Seuil, pp. 303-325.

Sido X. (2011). *Les mathématiques dans l'enseignement professionnel : genèse et évolution d'un enseignement (1945-1985)*. Thèse de doctorat. Cachan : École normale supérieure de Cachan.

***Et Jean-Baptiste Say ...
créa l'entrepreneur,***

**Société internationale Jean-Baptiste Say
ouvrage collectif sous la direction
de Dimitri Uzunidis, 2015,
287 pages, P.I.E. Peter Lang, Bruxelles,
ISBN 978-2-87574-257-5**

Henri Zimnovitch
Professeur au Cnam, laboratoire LIRSA.

Sous la direction de Dimitri Uzunidis, économiste et sociologue, un groupe d'universitaires a créé en 2012 « La Société internationale Jean-Baptiste Say » (SAYS) dans l'objectif de valoriser son œuvre scientifique. Dans cette optique, l'usine que créa Jean-Baptiste Say à Auchy, dans le nord de la France, a été transformée pour diffuser son œuvre, organiser des séminaires (le dernier chapitre du livre donne une présentation du site industriel). L'ouvrage collectif auquel dix-sept auteurs, économistes et historiens, ont participé s'inscrit dans cette initiative.

Outre une préface et une présentation générale, le livre contient quinze cha-

pitres dont trois sont en langue anglaise, les contributeurs étant de diverses nationalités ce qui correspond à la volonté de SAYS, les textes sont ordonnés en deux parties : l'une étant consacrée à la place de l'entrepreneur dans l'œuvre de Say et l'autre au contexte dans lequel sa théorie de l'entrepreneur s'est développée.

La première partie débute avec deux chapitres, l'un en français l'autre en anglais, qui présentent ce que fut la vie de Jean-Baptiste Say. Il a 22 ans en 1789 et fait partie de cette génération qui va connaître, jusqu'à sa mort en 1832, les pages mouvementées de l'histoire de France. D'abord journaliste il va ensuite

exercer des responsabilités éditoriales, et même politiques, tout en développant ses réflexions sur l'économie qui le conduiront à publier une première version de son *Traité d'économie politique* en 1803. Avec la fin de la période républicaine, il choisit de prendre ses distances avec le pouvoir, avec Napoléon, et préfère se lancer dans l'industrie. Il crée en 1804 une filature à la pointe de la modernité, à Auchy, qu'il développera jusqu'en 1812. Après quoi il revient sur Paris, et va poursuivre ses réflexions théoriques sur l'économie qu'il enseigna d'abord dans le cadre du Conservatoire national des arts et métiers puis au Collège de France. Ces aspects biographiques sont prolongés par des rappels sur les idées développées par Jean-Baptiste Say, à commencer par sa célèbre loi des débouchés mais aussi par la mise en évidence du rôle spécifique de l'entrepreneur, au-delà du détenteur de capital, ce que les trois chapitres qui suivent vont approfondir pour montrer en quoi la pensée de Say prolonge les idées abordées au XVIII^e siècle par Cantillon et vient éclairer un rôle que n'avait pas appréhendé Adam Smith. Dans ces trois textes, les auteurs abordent également les réflexions de Jean-Baptiste Say quant aux qualités que l'entrepreneur doit avoir pour réussir et sur la formation dont il doit bénéficier. Alors que jusqu'à le livre présentait les idées novatrices de Say, Joël Ravix dans son chapitre évoque « *[l]es ambiguïtés de la théorie de l'entrepreneur de Jean-Baptiste Say* » en reprenant son idée que « *la production n'est point une création de matière*

mais une création d'utilité » Say, 1814, I, p. 3), il montre que le rôle attribué par Say à l'entrepreneur dans son traitement de la production est ambigu tout comme la place qu'il occupe dans la répartition des revenus.

La seconde partie du livre s'intéresse au contexte dans lequel a émergé le concept d'entrepreneur. Blandine Laperche présente comment la libération des forces de production chez Say s'inscrit dans la continuité de la pensée des encyclopédistes ; Michel Vigezzi montre que les publications de l'économiste français qui traitent des mutations technologiques correspondent à la période qui voit naître les nouveaux objets techniques de la révolution industrielle ; Patrick Verley offre un panorama sur « *L'économie britannique et l'économie française à l'époque de Jean-Baptiste Say, des années 1780 aux années 1820* ». Stevens Kates s'intéresse à l'absence, dans les recherches menées par les économistes de langue anglaise, de la question de l'entrepreneur (dont on ne trouve d'ailleurs pas de traduction précise) et des conséquences que cela a. À l'inverse, Stéphane Callens nous montre que si les théories de l'organisation ne sont apparues qu'au XX^e siècle, on peut retrouver leur origine chez Rousseau, pour les institutionnalistes, et chez Hume, pour les approches comportementales auxquelles il rattache le système organisationnel tel qu'il lui apparaît dans l'analyse qu'il en fait. Dans un chapitre ambitieux, qui, depuis la Mésopotamie antique, embrasse Héraclite, Aristote, Plutarque, Balzac, Karl Marx, pour arriver jusqu'à Graeber

et Piketty, Marian Wielezyski construit ce qu'il nomme le théorème d'Auchy qui se synthétise dans une équation dont l'équilibre se comprend notamment à partir d'une approche des dividendes qui n'obéissent pas, comme dans l'approche classique, à la logique selon laquelle le capitaliste réalise des bénéfices et ensuite les distribue, mais fonctionnent comme des acomptes sur dividendes, un processus que Say aurait entrevu mais qu'il n'aurait pas approfondi.

Pour être complet, on trouvera dans le livre deux autres chapitres notamment sur la diffusion des traductions de l'œuvre de Say.

Avant leur publication, tous les textes ont été soumis à une évaluation par les pairs ce qui donne une garantie scientifique au lecteur et qui se retrouve dans la qualité de l'information, la rigueur des raisonnements, dans le soin de la présentation. Au total on a un ouvrage qui permet de bien restituer la pensée de Jean-Baptiste Say, d'en découvrir de nouveaux aspects, de faire réfléchir sur une œuvre qui mérite d'être, encore aujourd'hui, prise en compte. À ce titre, on ne peut que recommander la lecture de ce livre. Tous ces chapitres doivent-ils être lus avec la même attention ? C'est la difficulté des ouvrages collectifs de ne pouvoir ni échapper à certaines redites ni de convaincre de bout en bout... Si certains thèmes sont très largement abordés, d'autres auraient sans doute mérité d'être développés. À plusieurs moments les auteurs disent l'importance pour Say de

la formation de l'entrepreneur, des qualités humaines que celui-ci doit avoir ; on aurait mieux aimé connaître son action dans ce domaine, lui qui participa à la création de l'ESCP-Europe d'aujourd'hui et qui enseigna au Cnam. Par ailleurs, sur la question du rôle de l'entrepreneur, qui est un thème de recherche en sciences de gestion, il aurait été utile d'avoir le point de vue d'un spécialiste de cette discipline, une même remarque vaut sur le sujet de l'organisation et de l'innovation.

Cela pour dire que les efforts de SAYS sont loin d'être achevés, ce livre est une étape qu'il convient de saluer et qu'il faut encourager à poursuivre.

